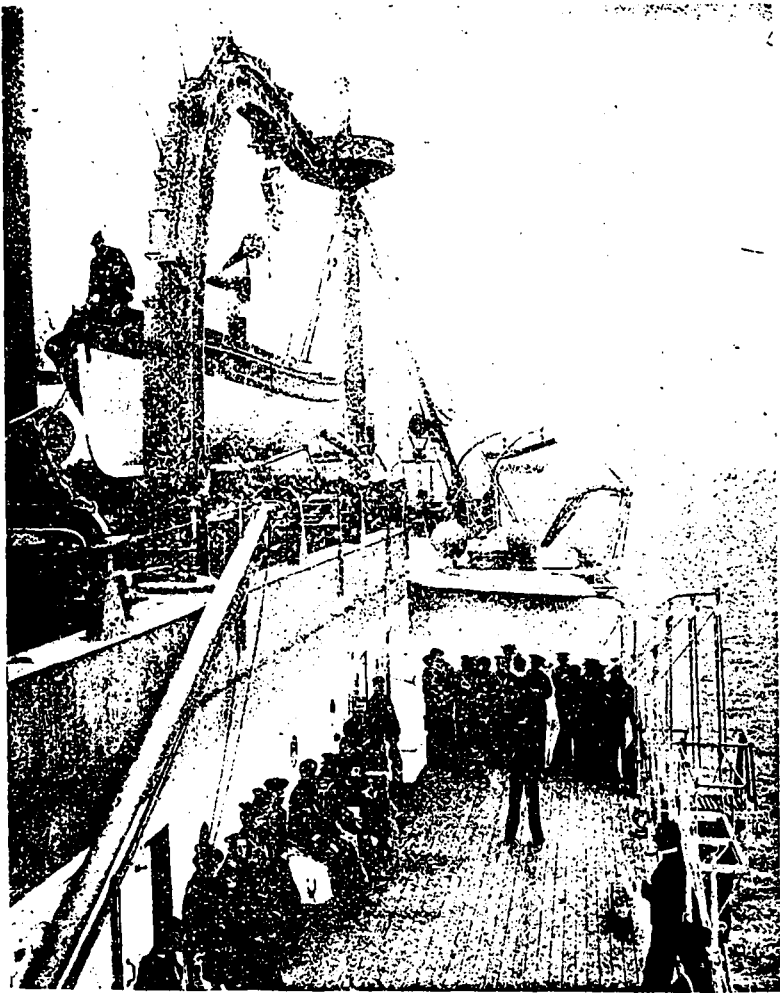
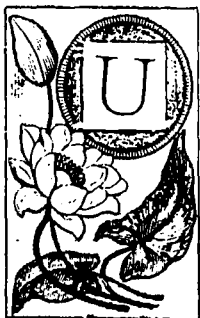


CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



L'AVANT DU "MAINE".



UNE des plus terribles catastrophes que les marins modernes aient eues à enregistrer est bien certainement l'explosion du "Maine," croiseur de deuxième classe de la marine américaine.

C'est le 15 février, à 10 heures du soir, que le "Maine", qui était ancré en rade de la Havane, sautait en l'air et coulait, engloutissant la moitié de son équipage.

Le 25 janvier, ce vaisseau, un des meilleurs de la marine américaine, — fort peu gâtée de ce côté, — j'était l'ancre devant la Havane, après avoir échangé les saluts réglementaires avec le croiseur espagnol "Alphonso XII" placé à côté de lui.

La mission du "Maine", officiellement pacifique, n'en avait pas moins, pour tout le monde, la signification suivante : Appuyer, le cas échéant, les protestations ou les réclamations du consul américain à Cuba, M. Lee.

Donc ce n'était pas absolument, comme on le prétendait, une visite de pure courtoisie faite par le cuirassé de l'Oncle Sam à ses "amis" espagnols de la grande Antille et, tout en ne constituant pas une intervention officielle des Etats-Unis dans la lutte engagée entre l'Espagne et l'insurrection, sa présence avait bien pour véritable et unique but une pression sur les négociations actuelles et pendantes, et constituait un encouragement, peu déguisé, aux revendications des révoltés cubains.

Le "Maine", lancé en 1890, était commandé par le capitaine Charles Sigsbee et comportait 510 hommes d'équipage.

Il mesurait 97 mètres de longueur, 19 mètres 60 de largeur et 7 mètres de profondeur. Son déplacement était de 6682 tonnes et sa vitesse de 17 nœuds à l'heure. Son armement comprenait deux tourelles à barbette et vingt-six pièces d'artillerie dont : quatre canons de 10 pouces, six de 6 pouces, huit pièces à tir rapide, quatre canons Gatling et quatre tubes lance-torpilles.

Le 15 février donc, alors que la plupart des officiers du "Maine" étaient absents du bord, une formidable explosion se produisit à l'avant, sous les chambres de l'équipage. Un terrible incendie se déclara aussitôt et le navire en flammes coula, son arrière seul émergeant des flots, dans les 30 à 35 pieds de boue qui forment le fond du port de la Havane.

L'explosion fut si violente que tous les quartiers de la ville en furent ébranlés, une grande partie des carreaux brisés et toutes les lumières électriques instantanément éteintes.

Sur les 510 hommes de l'équipage, on constata après l'explosion que 236 avaient péri, brûlés ou noyés dans l'intérieur du navire.

Ceux qui avaient pu se sauver à la nage avaient été recueillis par les embarcations du "Alphonso XII" et de quelques autres navires ancrés à peu de distance du théâtre de l'explosion.

Une canonnière et un vapeur de commerce américains en avaient également recueillis quelques-uns, la plupart affreusement blessés.

Tout l'équipage du croiseur "Alphonso XII" s'était particulièrement distingué dans ce sauvetage, avec toute l'ardeur qu'apportent les marins dans les catastrophes auxquelles ils sont tous exposés, et devant lesquelles il n'y a plus d'ennemi.

Par suite de leur absence du bord au moment du sinistre et du lieu de l'explosion qui était éloigné de leurs appartements, tous les officiers, sauf deux, ont été sauvés.

La catastrophe épouvantable qui a été la cause de la mort de 236 hommes, sera vivement déplorée par toutes les nations et les espagnols en sont aussi contristés que peuvent l'être les américains.

Quelles en sont les causes ?

L'explosion a été si soudaine qu'il sera bien difficile sans doute de les déterminer exactement : Combustion spontanée, explosion de dynamo, de chaudière, de pyroxile, etc., tout a été envisagé, même l'hypothèse de torpilles oubliées (?) dans le port ou dirigées vers le vaisseau par un ennemi anonyme !

Tout ce qu'on a pu réunir de renseignements, d'après les dépositions des officiers et marins de quart au moment de l'explosion, c'est qu'un choc formidable s'est produit à l'avant, sous les chambres de l'équipage ; qu'un incendie s'est immédiatement déclaré et que le navire a coulé en moins d'une heure, laissant le temps néanmoins de mettre à la mer quelques embarcations où prirent place officiers et matelots.

Plusieurs escouades de plongeurs sont employées, tant à la recherche des cadavres dans toutes les parties du navire immergé qu'à celle des causes de l'explosion, mais ces recherches paraissent, jusqu'à ce jour, avoir été dirigées d'une façon assez incohérente, sans esprit de suite et au milieu des préoccupations les plus contraires.

Les espagnols, devant les soupçons émis par quelques imprudents politiciens, qu'ils pouvaient bien avoir été les instigateurs de cet effroyable sinistre, avaient offert de créer une brigade mixte de plongeurs tant espagnols qu'américains.

Ils pouvaient, en effet, redouter les conséquences d'une enquête incomplète, sinon hostile, plusieurs journaux américains, parmi ceux les plus ardents à l'annexion de Cuba, ou à la reconnaissance à ses habitants du droit de belligérants, ayant manifesté l'intention d'envoyer des plongeurs payés par eux.

Le gouvernement américain a décidé de faire l'enquête seul. En avait-il le droit strict, le navire détruit étant dans les eaux espagnoles et toute la police de ces eaux ressortissant de la juridiction du capitaine du port ? C'est ce que la suite nous apprendra en même temps que les causes de l'explosion si toutefois elles sont découvertes.

Nous donnons aux lecteurs du SAMEDI la photographie d'ensemble du navire le "Maine" et celle d'une partie de l'avant, là même où s'est produit l'explosion.

Un troublant et agaçant procès vient de prendre fin, au soulagement universel. On comprend que nous voulons parler du procès Zola dont la conclusion, impatientement attendue, vient de nous parvenir.

En infligeant le maximum de la peine à l'écrivain, tout infatué de lui-même et de son œuvre, qu'est monsieur Zola, le jury parisien a frappé à la fois et l'ignoble pornographe insulteur de l'armée, de la patrie, de la France, et la coterie internationale, abjecte et inavouable dont il était le drapeau. Le rôle joué par M. Emile Zola dans cette triste affaire est loin d'être honorable pour lui. Son avidité pour la réclame, aussi malsaine fut-elle, ainsi que son immense orgueil, le préparaient à devenir la proie facile d'une tourbe de politiciens tarés, de meneurs louches, d'agents véreux d'affaires plus



M. EMILE ZOLA.

véreuses encore. En persuadant à Zola que le rôle pris par Voltaire, dans l'affaire Calas, devait être le sien dans l'œuvre de la réhabilitation du traître Dreyfus. En lui affirmant que seul il pouvait mener à bien cette lourde tâche et faire entendre assez haut le cri de la protestation, on était certain de voir tomber dans le traquenard le candidat aigri, vingt fois blackboulé, des élections académiques, l'auteur de la Terre, de la Débâcle et de Rome. Malgré tous les efforts de M. Emile Zola et de ses avocats, au nombre desquels il faut compter George Clémenceau, cet ex-